

XYZ. La revue de la nouvelle

Crépuscule mauve

Juan Abreu



Number 70, Summer 2002

Suite Miami

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3875ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Abreu, J. (2002). Crépuscule mauve. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (70), 11–16.

Crépuscule mauve

I

Au moment où ils s'engagèrent sur l'*expressway*, le jour vira au mauve, s'accrocha aux toits. Blotti à l'horizon, un amas de nuages gris. La résine du crépuscule bavait sur le *Southwest* de Miami. Des arbres isolés émaillaient la grossière étendue des toits plats d'où émergeaient les clochers d'église comme autant de pointes acérées. Le mauve survolait la lumière des phares des autos et se diluait sur leurs surfaces polies. Se déplaçant sur une avenue tout aussi mauve, glissant le regard du mauve des façades au mauve des visages des passants entre les feuilles mauves des lauriers, Gabriel avait l'impression de naviguer sur une paisible rivière. Toujours éblouissants, les crépuscules de cette ville. Ils débutaient par un frémissement, avec des mares bleues sur la plaque presque blanche du ciel. Ensuite, les mares s'étendaient et rougissaient, gagnaient du terrain, et les couleurs commençaient à se déployer entre murmures et chuchotements. Le temps s'arrêtait pendant la cérémonie de l'affaissement du soleil. Toute chose était à la merci du mauve. La petite Toyota rouge, rouillée, trembla en grimpant la rampe d'accès de l'Interstate I-95. La sensation du mauve diminuait, car on roulait en tournant le dos au crépuscule.

— T'as vu le ciel s'il est beau ?

La femme le regarda : les yeux, deux lignes mauves eux aussi. Elle se passa la main dans les cheveux avant de répondre.

— Oui. Elle fit une pause et ajouta : Je hais cette ville...

Ils roulaient dans le quartier noir. La pauvreté montait en vapeur depuis les rues solitaires. Les autos volaient, transgressant la limite de vitesse. Tout le monde semblait pressé. Toujours. Encore plus ces jours-ci, car la fin de l'année approchait et la ville entière se déversait, enfiévrée, dans les grands magasins, dans les monstrueux *malls*, après avoir reçu les instructions d'usage des journaux et de la télé. Comme un troupeau obéissant, les passants

circulaient, nerveux, pressés, au milieu du trépignement et des râles du jour qui se préparait à mourir.

II

Ils durent frapper plusieurs minutes avant qu'une toute petite femme leur ouvre la porte.

— Excusez-moi, dit-elle de sa voix cassée de paysanne, mais nous étions dans la chambre... avec lui... et avec le bruit de l'oxygène, on n'entend rien.

La vieille, comme un insecte ennuyé par la lumière, dissimula son visage de carmélite, ravagé, qui évoquait toujours, pour Gabriel, le dos d'un cafard. Elle ne mesurait pas plus d'un mètre et elle était si compacte et ses extrémités si courtes qu'elle avait l'air d'un bonhomme de boue, aux mouvements désarticulés. Clara s'inclina pour l'embrasser sur la joue, mais le mari de la vieille ne fit que la saluer d'un geste vague comme pour éviter tout contact.

Pucha les conduisit jusqu'au petit salon meublé de trois chaises, d'un fauteuil et d'une table couverte de photos. Gabriel s'assit sur le fauteuil pendant que sa femme suivait l'insecte boueux en direction de la chambre. La porte de celle-ci était très étroite et ne laissait passer qu'une personne à la fois. Cloué sur le cadre pendait un écriteau portant les mots suivants tracés à la main :

OGCÍGENO
EN EL CUARTO
NO FUMAR

Il s'occupa en observant un tableau accroché au mur. C'était la représentation grossière d'un voilier. Les voiles, sur fond de velours noir, arboraient une couleur verdâtre qui ressemblait à du vomé. Elles se déployaient dans le vide, car l'artiste avait oublié de dessiner les mâts. Ces taches vulgaires des voiles sur le noir

entre les nuages jaune cucul étaient d'un mauvais goût infini, d'une ineptie sans fin, qui donnaient la nausée. Gabriel sentit naître à l'intérieur de lui de faibles sons gutturaux. Quelque chose de chaud et d'aigre grimpait depuis son estomac, cherchant la gorge. Il eut juste le temps de se rendre au jardin. Il expulsa une matière grasse, un pus mousseux et acide dans lequel il parvint à distinguer des restes d'aliments. Le rouge vif d'un piment scintilla. Là-haut, le ciel — Gabriel le regarda comme si c'était quelqu'un — avait la même couleur que ce vêtement que porte le pape lorsqu'il glisse, sans souillure et bien alimenté, entre les masses affamées.

Debout, là parmi les miniparterres, il nota qu'un relent de borbier émanait de la maison. En retournant à l'intérieur, il remarqua, en effet, que la maison était imprégnée d'une drôle d'odeur dont il ignorait la provenance. Une odeur de vieille peau, de boue. *Cette boue des fossés qu'on creuse pour chercher des vers.* Il courut dehors pour vomir une nouvelle fois. Quand il eut terminé, il sentit sur lui la pesanteur du ciel qui s'obscurcissait. Il leva la tête et vit flotter des nuages clairsemés et jaunes comme ceux du tableau.

III

Clara apparut dans le cadre de la porte et lui fit signe d'approcher. La chambre du malade, petite, était d'un vert pastel. Allongé le long du mur opposé à la porte, dans un lit d'hôpital, se trouvait l'homme. Près de la tête soufflaient les ballons d'oxygène. La tête du vieux avait passablement enflé depuis la semaine précédente. La coloration aussi était différente. Mauve, presque noire. Avec des taches semblables à des crachats, à du sperme séché. Gabriel pensa que tout cela était relié. La tête et l'après-midi, la salive et le ciel, le sperme et le vomi. Les nuages et le tableau. Mais l'agonie de l'homme affaibli dominait tout. L'agonie, qui se ratatinait à l'intérieur, laissait échapper un murmure monotone par la bouche crevassée et entrouverte. Que le vieux

ressemblât au ciel ou au cadre, à la boue ou au ver de terre de son enfance, ou à l'*expressway* éclatant transformé par la proximité de la nuit, cela n'avait aucune importance.

Quelque chose déclenchait chez le malade des ruissellements de sueur qui obligeaient à changer fréquemment les draps. Seule la moitié du corps était enflée. Sur les bras, les épaules, l'estomac, la peau était si tendue qu'on avait l'impression qu'elle était sur le point de se déchirer. En bas de la ceinture, une maigreur extrême délimitait les os, les collait à la peau craquelée et poudreuse. Sous le drap bleu pâle, les jambes, deux bâtons secs ceints par la toile, tremblaient.

L'homme toussa et les deux femmes, Pucha et l'autre, plus jeune mais tout aussi fanée, aux yeux éteints, accoururent. L'une nettoya le mucus avec un morceau de papier pour ensuite le déposer dans une cuve, presque pleine, qui reposait sur une chaise à côté des ballons d'oxygène. Clara demeurerait assise sur un lit de camp placé à gauche, que les deux femmes, l'épouse et la fille du vieil agonisant, utilisaient la nuit.

Près de la porte, il y avait un autel surmonté de plusieurs figurines de plâtre. Un saint Lazare avec ses chiens lui léchant les plaies. Une vierge de la Caridad del Cobre entre des huiles bleu de Prusse. Il y avait aussi des estampes de saintes et de saints inconnus de Gabriel et une prière écrite en lettres gothiques qui se terminait par un : *En Dieu j'ai confiance!*

Une photo collée sur le mur au-dessus du grabat attira le regard de Gabriel. On y voyait deux rangée de chaudières énormes de chaque côté d'un couloir en ciment. Dans le couloir, deux hommes conversaient. Au-dessus de leurs têtes se croisaient des dizaines de tuyaux fumants. Une photo en noir et blanc. Vieille. On pouvait distinguer nettement la chevelure abondante de l'un des deux hommes. L'autre portait un béret. Le type au béret passait son bras autour des épaules de son compagnon. Ils souriaient. Le rire de la jeunesse. Il présuma qu'une de ces jeunes était le vieux, celui-là même qui tremblait dans le lit. Mais aucun des deux hommes captés par l'image ne ressemblait à celui qui frémissait au rythme des ronflements des ballons d'oxygène. À

droite de la photo, un petit drapeau cubain en papier, cloué au mur, reproduisait les mouvements du corps. Celui-ci les transmettait au lit et de là ils se répercutaient le long du mur jusqu'au fanion. Un de ces fanions qu'on voit dans les défilés. D'autres icônes étaient collées avec du *scotch tape* sur la porte du placard. De mauvaise qualité, si commerciales que les saints avaient l'air de modèles de Calvin Klein.

Il se rappela que Clara lui avait dit que le vieux avait toujours voulu retourner dans son pays. Mais, tordu comme il l'était maintenant, il ne le pourrait plus. Le médecin avait avancé, avec un air de circonstance, qu'il n'en avait plus que pour une semaine. Le malade ne donnait pas l'impression de pouvoir tenir si longtemps. Une mouche se mit à bourdonner dans la chambre. Pucha essaya de l'atteindre avec un éventail en carton qui annonçait les soldes d'une grande chaîne de supermarchés. Elle rata sa cible et l'éventail heurta un des ballons d'oxygène, produisant un son qui flotta tel un fil.

Le vieux n'avait plus de cheveux et son crâne brillait tandis qu'il émettait une espèce de grincement. Il murmurait constamment. Parfois, il appelait en criant en appelant des personnes mortes ou conversait avec elles comme si elles avaient été là, près de lui. Il bougeait les jambes de manière erratique, répondant à une mélodie sans rythme. Les yeux, exorbités, s'ouvraient sporadiquement et regardaient fixement une femme ou l'autre. De temps à autre, ils devenaient clairs et lucides comme s'ils avaient appartenu à une autre personne, l'air de dire : *Je vois tout*. Mais cette impression ne durait qu'un instant. Ensuite, revenaient le regard opaque et le tremblement incontrôlé de tout le corps.

C'est la peur, se dit Gabriel.

De retour dans le fauteuil lui vint cette colère viscérale qu'il ressentait devant le corps agonisant. Une haine pure qui n'était destinée à personne en particulier, mais à l'impuissance du corps humain abandonné et humilié à la toute fin. Une sensation malsaine, confuse.

D'une des chambres du fond surgit l'ombre du neveu du malade. Un bœuf de dix-huit ans qui parlait à peine espagnol. Il

s'arrêta à quelques pas et lui demanda, une drôle de moue sur son visage gras :

— Tu crois que les Dolphins vont gagner aujourd'hui ?

— Je ne sais pas, lui répondit Gabriel, mais s'ils ne gagnent pas, ils ne feront pas les *playoffs*...

Le jeune s'assit et afficha un air dégoûté.

— Comment ça va ? demanda Gabriel pour dire quelque chose.

— Bien...

— L'école ?

— Bien...

— Le travail ?

— Bien. *No problem...*

IV

Au retour, le soir s'était presque installé. En s'engageant sur la voie élevée de l'autoroute, Gabriel et Clara distinguèrent à l'horizon une ligne orange dévorée par l'immensité moribonde du crépuscule, convulsionnée par son dernier râle. D'un côté, la nef circulaire de l'Orange Bowl naviguait dans l'eau noire qui commençait à se mouvoir dans le ciel.

— Regarde, on dirait des crocs, dit Clara en levant le bras pour montrer la sphère concave qui s'éteignait à l'horizon. Les derniers rayons du soleil, s'infiltrant entre les nuages bombés, ressemblaient aux longs crocs tachés d'une bête féroce.

Gabriel acquiesça d'un signe de tête et se rappela l'histoire qui lui martelait la tête depuis une semaine et qu'il n'avait pas encore écrite. Elle raconterait le jour où les Cubains morts se lèveraient des cimetières de Miami et marcheraient en direction de l'île. Ça débiterait ainsi : *Tous étaient morts et s'en allaient vers Cuba...*